

car il y a à Freetown des marchands noirs de photographies et de cartes postales, et il ne faut pas leur faire concurrence : une intervention de l'aimable agent consulaire de France, M. Périnaux, sera nécessaire pour le retirer ainsi que les bûtes de fil ns. En revanche, ces barbares tombent en admiration devant la petite pharmacie portative indispensable à tout voyageur africain : sans doute je suis un médecin? Et les voilà qui examinent les flacons, ôtent les bouchons pour renifler s'il n'y a pas là de l'alcool...

Non, l'accueil fait par les noirs de Sierra-Leone n'est pas sympathique. Les Anglais eux-mêmes en souffrent, eux qui donnent aux voyageurs, surtout français, là comme ailleurs, la plus aimable hospitalité. Et ceci prouve qu'il faut laisser les noirs à leur place, ne pas en faire des égaux. Il est vrai que ces petits ennuis sont largement compensés par les inénarrables spectacles que nous donnent ces civilisés à fleur de peau noire : nous n'oublierons jamais le défilé par 36° à l'ombre d'un enterrement sierraléonais suivi par les parents en redingote noire et coiffés de chapeaux de haute forme!

Et puis, il suffit d'un jour de voyage sur le chemin de fer qui, de Freetown, va jusqu'à la frontière du Libéria pour retrouver l'indigène barbare, nu, presque sauvage. Nulle part, en Afrique, la superstition n'est plus ancrée. Chaque arbre à Kola porte un objet sacré quelconque, une *medicine*, comme ils disent, pour empêcher le vol, et dans des stations importantes du chemin de fer, où sont depuis longtemps des factoreries européennes, les noirs réputés les plus intelligents vous affirment gravement qu'il y a dans la région une pierre qui se change la nuit en une sorte de serpent ou de dragon et que, dès qu'on entend son cri, un enfant meurt.

Naturellement, les noirs de l'intérieur sont traités en conséquence, et nous avons vu à Segbwema un cas de justice sommaire que nous dédions aux âmes trop sensibles qui s'indignent aux nouvelles exagérées parfois lancées dans la presse sur le traitement assuré aux indigènes de nos colonies.

Ce pays est le centre de la récolte des noix palmistes. Les indigènes, Mendi, Kissis, etc., vont dans la forêt ramasser les précieuses noix dont la cueillette est libre et les apportent aux factoreries européennes. Celles-ci envoient même sur les routes des agents rabatteurs pour attirer chez eux, de préférence, les groupes de noirs apportant les sacs de noix. Tout est mis en œuvre par les commerçants pour enlever ces petites caravanes aux concurrents voisins. Ils les hébergent même dans des sortes de caravansérails et les nourrissent. Les chefs reçoivent des gratifications, en marchandises démodées généralement. Car

le noir ne résiste pas à l'attrait d'une belle marmite bien solide, d'un seau brillant ou d'une pipe neuve. C'est au point que, lorsqu'il vend ses palmistes, il n'en veut pas recevoir le paiement tout en argent, il demande des marchandises : s'il doit toucher dix pence, on lui remet six pence en monnaie et le reste en objets que le commerçant prend à son étalage; le noir appelle ceci un « cadeau » et il ne comprend pas que s'il avait touché ses dix pence en monnaie, il serait libre d'acheter à l'étalage ce que bon lui semblerait, alors que la factorerie écoule ainsi agréablement ses rossignols les plus défraîchis!

Le jour où nous nous y trouvions, nous visitâmes une factorerie où près de 200 Mendis et Kissis étaient venus apporter des palmistes. Tout à coup, grand remue-ménage. Tout le monde crie, se précipite au dehors. Qu'y a-t-il? On arrête un noir qui se sauvait et on le ramène sous les injures de toute la bande.

Un de ses amis a volé un bon de paiement et c'est lui qui a essayé de le toucher à la caisse. Le volé avait fait opposition. Il est donc appréhendé. Il faut qu'il soit puni, à défaut de son ami le voleur qui a fui dans la brousse. Et ce sont les autres noirs qui s'en chargent.

Prestement, le pauvre diable est dépouillé de l'espèce de pagne qui forme tout son équipement et couché sur le ventre. Une caisse est là, abandonnée. Vite, on la démolit pour en faire des planches, et trois solides gaillards s'en arment et se mettent à frapper à grands coups en rythmant leur cadence comme les paysans français qui battent encore le blé au fléau. Tous les autres noirs assistent à ce spectacle, éclatent de rire quand le malheureux pousse un cri, et le couvent d'injures et de plaisanteries quand, enfin libéré, il s'enfuit en tenant à deux mains la partie lésée.

Et, comme nous exprimions le soir au commerçant notre surprise de cette justice un peu sommaire : « Ah! nous dit-il, vous n'avez pas vu tout. Cette bastonnade à coups de planche n'a été que la justice du peuple.

« Ma vente finie, j'ai réglé mon compte personnel avec ce noir et quelques solides coups de corde l'ont chargé d'aller dire à son camarade, de ma part, qu'il fera bien de respecter dans l'avenir la propriété et le commerce des blancs! » Et, devant notre étonnement :

« Que voulez-vous? Les noirs sont des enfants, on l'a souvent dit, et rien n'est plus juste. Le châtimeur doit pour eux suivre instantanément la faute. Or, le chef de notre village est un vieil ivrogne, qui n'apprécie guère dans notre civilisation que les vertus réconfortantes du schnaps de Hollande dont il abuse dès que le soleil se lève. L'administrateur, le *district commissioner*, est à une journée de marche; pour aller à sa justice il faut donc que l'inculpé perde trois jours, sans compter ceux qu'il pourra passer en prison. Il aime mieux que son compte soit réglé de suite. Dès demain, il ira cueillir des palmistes dans la forêt et viendra toucher son argent, et si un de ses camarades venait à voler, il s'indignera contre lui et s'offrira à être l'un des trois qui appliquent la bastonnade à coups de planche... »

Tout de même, dans les colonies françaises, la plupart de nos noirs ne supporteraient plus cette justice vraiment trop expéditive...

Après de Freetown, les autorités militaires anglaises ont établi, à la station de Wilberforce, un camp où est installé un régiment de tirailleurs noirs, le West African Regiment. C'est presque un hommage rendu à notre armée noire, car nos voisins s'efforcent de nous imiter et ils attirent par de hautes paies même d'anciens tirailleurs ayant servi sous notre drapeau, et pas mal d'indigènes de nos colonies qui forment des soldats meilleurs que ceux de Sierra-Leone.

Il faut reconnaître que les Anglais traitent leurs soldats indigènes encore mieux qu'ils ne sont traités chez nous. Et nous signalons cela au colonel Mangin et aux autres défenseurs de l'armée noire. Les tirailleurs du W. A. R., qui vivent comme les nôtres en famille, ont à leur disposition, au camp de Wilberforce, une centaine de petites maisons construites en pierre et abritées par des branchages. Une canalisation d'eau court à travers le campement, qui est entretenu avec une admirable propreté. Les sergents noirs font la police et les officiers habitent près de là un fort joli pavillon. Détail curieux : au centre du camp, les Anglais ont fait dresser une mosquée surmontée d'un croissant doré et réservée aux tirailleurs et ils comptent beaucoup sur cette marque de respect donné par eux à l'Islam pour attirer les musulmans, et

notamment nos anciens tirailleurs du Soudan français.

Aussi, il n'est pas rare de rencontrer à Sierra-Leone des tirailleurs anglais portant des décorations françaises. Car les autorités de la colonie ont habilement et libéralement fait savoir que les anciens Sénégalais et Soudanais français conserveraient sous le drapeau anglais leurs « médailles

NOTRE SUPPLEMENT GRATUIT

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à tous nos lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro, notre nouveau supplément mensuel si apprécié de tous : *La Vie d'Aventures* qui contient une nouvelle inédite de René THÉVENIN

Celui qui rôdait dans la forêt

Ce supplément, qu'on trouvera encarté dans le présent numéro, porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Mais, par une erreur typographique, la pagination de nos 4 pages supplémentaires portent les n° 507 à 510, lorsque, en réalité, pour faire suite au n° 784, elles devraient être foliotées : 35-36-37 et 38. Nous prions donc nos lecteurs de les considérer comme telles et nous les prévenons que nous ouvrirons le n° 785 par la page 39.

merci », médailles militaires ou médailles coloniales.

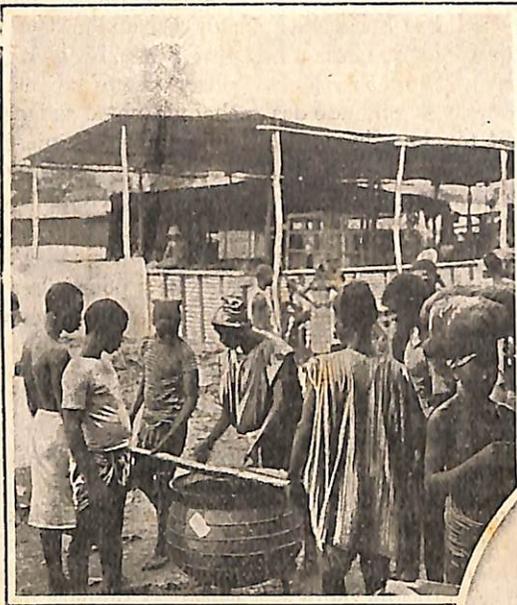
Et au moment où nous traversons le camp anglais en compagnie d'un aimable officier de l'artillerie royale, nous nous entendons tout à coup interpeller par un tirailleur :

« Commandant ! commandant ! Toi y en a Français ! »

Et il fait le salut militaire, d'un geste impeccable. Nous avons beau lui expliquer que nous ne représentons que l'élément civil.

Ce brave homme, qui a servi aux tirailleurs sénégalais, est enchanté de retrouver un compatriote. Il se dit très heureux de servir à Sierra-Leone et ne cache pas que ce qui l'y a attiré, c'est la solde élevée offerte aux anciens tirailleurs français.

Ce petit fait, très touchant pour celui qui l'a constaté, n'est-il pas à la fois pour nous un hommage et un enseignement ?



Factorerie de Segbwema.

dans ce brusque passage du plus confortable wagon du Konakry - Niger aux bancs de sable très larges à travers lesquels court ce qui reste d'eau dans le fleuve, en cette fin de janvier.

le chemin de fer qui nous descend au bord du fleuve, et l'émotion très vive, que ressent un homme qui s'honore d'avoir connu la plupart des Soudanais illustres de ces vingt dernières années, s'atténue un peu

ment. Le tracé que notre ami Salesses a réussi à mener à travers les escarpements du Fouta-Djallon est beau comme celui d'un chemin de fer de Suisse. Au départ, le magnifique aspect de l'océan s'étend à perte de vue, et ensuite la locomotive court à travers des tranchées et des hautes vallées d'une sauvage beauté. D'une journée, le train conduit au centre du Fouta, à Mamou, jadis petit village de quelques cases, aujourd'hui ville importante, où l'on compte une trentaine de maisons de commerce. Et le lendemain, en douze heures, les wagons, très élégants et très confortables, vous emmènent à Kouroussa.

Il a fallu au capitaine du génie Salesses, aujourd'hui gouverneur des colonies, pour mener à bien ce travail, une énergie qui s'est dépensée chaque jour pendant une quinzaine d'années. Il a eu



La mosquée des tirailleurs à Sierra Leone.

qui est presque le maximum de la saison sèche.

En deux jours, le voyageur, débarqué à Conakry, peut arriver maintenant au Niger. Le voyage est un enchante-



Danse des guerriers à Kouroussa.

Kouroussa !

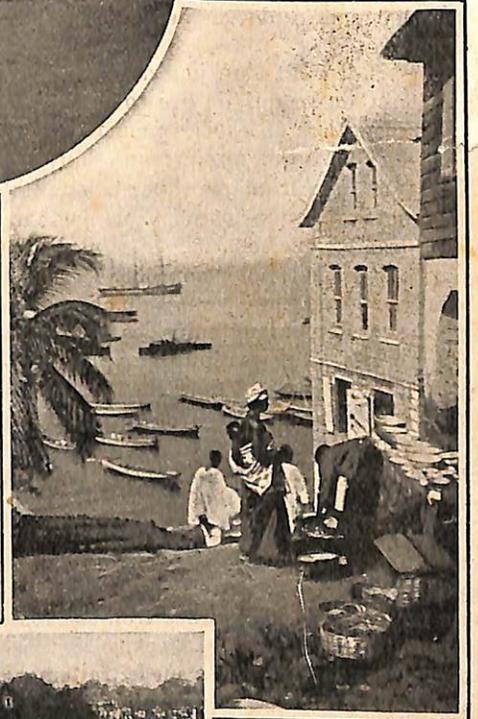
Nous voici cette fois au bon vieux Soudan français, à l'un des points les plus célèbres de l'épopée de Borgnis-Desbordes, de Gallieni et d'Archinard, au bord de ce Niger qui féconde notre Afrique occidentale et dont la conquête nous a coûté tant de sang.

Profanation ! C'est



AU VIEUX SOUDAN

La traversée du Niger à Kouroussa : L'embarcadère.



Le port de Freetown.

la grande joie d'aboutir et de rappeler lui-même au bord du Niger la ténacité des artisans de cette grande œuvre.

En parcourant la ligne il nous raconte lui-même, non pas les difficultés et les obstacles qu'il a vaincus — c'est un modeste, — mais les anecdotes pittoresques qu'il a recueillies pendant les travaux.

La vallée du Badi, que la locomotive traverse joyeusement

à 40 à l'heure était en 1903, affirmaient les indigènes, habitée par un diable qui levait les travailleurs. Ceux-ci commencent à désertier les chantiers. Le lieutenant Tarron eut l'heureuse inspiration d'appeler des marabouts pour désensorceler la maudite vallée. Le premier auquel il s'adressa refusa, épouvanté. Le second, dont le zèle avait été accéléré par un sérieux cadeau, réunit les travailleurs, leur baragouina quelques passages du Coran auxquels ils ne comprirent goutte et termina en disant qu'aucun être, fût-il le diable en personne, ne saurait résister au tapage et à l'odeur des explosions de dynamite.

Et l'étonnement des noirs quand on installa le téléphone le long des travaux en 1900 ! Hé quoi ! la machine parlante des Français parlait aussi le malinké et le soussou ! Tout était émerveillement pour ces grands enfants : en 1903, quand la conduite d'eau venue du Lamékouré amena des flots d'eau au réservoir par le seul effet de la différence d'altitude avec les sources, les travailleurs noirs cherchèrent l'emplacement des pompes, qui, d'après eux, devaient amener toute cette eau ! Les marabouts, si respectés, n'étaient pas moins ignorants que les simples noirs : l'un d'eux n'expliquait-il pas à M. Salesses que les blancs venaient du fond de la mer où ils avaient des usines de fusils, de tissus et de tous les produits qu'ils vendent aux noirs !

Hélas ! le long de ce beau chemin de fer, M. Salesses n'évoque pas devant nous que des souvenirs joyeux ou réconfortants. Ça et là revient le nom de quelque officier, sous-officier ou sapeur du génie ou d'un ouvrier blanc morts à la tâche. Deux capitaines ont succombé à la maladie, Beauvois et Siffroy, un troisième, Périnet, a été écrasé

par un wagon pendant les travaux : leurs noms ont été donnés à des stations de la ligne. La liste nécrologique du chemin de fer de Conakry comprend près de vingt-cinq noms et en face d'eux revient la terrible et brève mention « Biliéuse hématurique ».

Ainsi, sur cette nouvelle route du Soudan, il y a aussi des tombes pour jalonner les étapes de la marche en avant et, en arrivant aux bords du vieux Niger, on ne peut se défendre d'un souvenir ému pour les officiers et les petits soldats de France qui ont préparé le chemin.

(A suivre.)

✂ AUGUSTE TERRIER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus  
du Continent Noir

Par le  
Capitaine DANRIT  
(Commandant DRIANT)  
ooo

CHAPITRE IV

L'ATERRISSAGE DE L'« AFRICAÏN » (Suite.)  
Les officiers se pressaient, intrigués

lonté, soit sur la machine principale, à condition d'arrêter l'hélice de translation, soit sur un moteur spécial placé sur l'arête même de l'oiseau, et près de sa tête, quand on voulait faire fonctionner les deux hélices à la fois.

Paul Harzel expliquait tout cela avec beaucoup de complaisance et de clarté aux camarades restés près de lui, pendant que le capitaine Frisch emmenait le lieutenant Müller dans sa tente pour l'entretenir de la situation, rédiger une réponse au colonel et aviser au parti à tirer de l'aéroplane.

— Il eût été impossible de faire de l'aviation en Afrique, continua Paul Harzel, sans ces perfectionnements, tout récents

d'ailleurs, et que l'on n'a pu réaliser qu'en construisant un moteur aussi puissant que léger. Cette machine idéale a remporté le premier prix dans le concours institué à cet effet par le ministère de la Guerre : elle développe la force d'un cheval pour un poids de 750 grammes, résultat qui n'avait jamais été atteint jusque-là. Ainsi notre moteur pèse 45 kilos pour une puissance de 60 HP qui suffit largement à enlever tout l'ensemble.

— De sorte que vous vous posez exactement sur le point d'atterrissage choisi, sans avoir à rouler à la surface du sol, fit le jeune du Bouchet, que sa blessure à la jambe obligeait de rester étendu, mais qui, une fois pansé, avait tenu à rejoindre sa section.

— Il serait impossible de faire autrement en Afrique, reprit Paul Harzel, qui, tout en parlant, vérifiait les leviers de commande et examinait les tendeurs des ailes : dans ce diable de pays, on tombe ou sur du sable, ou sur de la brousse ; ce serait donc, dans presque tous les cas, s'il fallait rouler ou glisser, l'enlisement ou le capotage. Aussi, vous voyez que nous avons donné à nos

roues très peu d'importance, nous ne les avons conservées que pour déplacer l'appareil sur un sol absolument plan.

— Mais quels sont ces quatre gros patins disposés parallèlement au-dessus des roues ? Ils doivent vous alourdir considérablement...

Paul Harzel sourit.

— C'est la question que tout le monde nous pose, fit-il. Ces patins qui vous paraissent massifs sont plus légers que du liège ; chacun d'eux est constitué par un tronc d'*ambatch*, bois du Tchad et du Nil, dont la légèreté est telle que les Chillouks for-



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

— Vois-tu, mon ami, ajouta Frisch, pas un de nous ne sortira vivant d'ici.  
(P. 24, col. 3.)

autour de l'*Africaïn*, dont le nom s'établait au-dessous de l'empennage de la queue de manière à être lu aisément d'en bas.

Ils admiraient ce moteur rotatif, susceptible de tourner des heures et des jours sans arrêt, sans échauffement, grâce à une fabrication parfaite et à un graissage minutieusement réparti.

L'hélice était de la taille d'un homme et marchait à 1 800 tours. Mais ce qui émerveillait le plus tous ces officiers, dont l'éducation moderne avait fait des sportsmen, c'était l'hélice horizontale qui dominait les ailes et qu'on pouvait embrayer à vo-

ment, avec une douzaine de ces tiges, des canots qu'ils emportent sur leur dos aussi facilement qu'un bouclier. Ces quatre patins sont des flotteurs : l'Africain peut donc se poser indifféremment sur la terre ou sur l'eau.

— Épatant, déclara Dubrac; vous pouvez alors descendre au milieu du Tchad?

— Ou nous laisser porter par le Niger... Parfaitement...

A ces descriptions saisissantes, les assiégés avaient oublié leur situation critique : les noirs eux-mêmes montraient au-dessus du parapet leurs faces béantes d'étonnement, à la vue du fantastique « gris-gris » des Français.

La petite mitrailleuse mobile sur un pivot encastré dans le bordage de la nacelle et que l'on pouvait transporter à volonté d'un côté à l'autre, embrassait dans son mouvement giratoire la presque totalité de l'horizon. La queue très longue de l'aéroplane, habilement articulée, était susceptible de prendre des inclinaisons qui permettaient les plongées en profondeur : la direction et les virages étaient assurés par un gouvernail vertical perpendiculaire à l'empennage et que l'aviateur actionnait avec les pieds.

Tout était matière à interrogations, la boussole, le double cylindre disposé sous les yeux de l'observateur, et sur lequel se déroulait une carte toujours tendue, les volets d'élargissement des ailes, leurs surfaces extrêmes mobiles autour d'un axe horizontal pour le dégauchissement, maints autres détails encore qui avaient fait l'objet de tout récents perfectionnements.

Les questions ne cessèrent que lorsque Dubrac, supposant que Paul Harzel devait être altéré, le conduisit à l'abri où étaient suspendues les outres en peau qui contenaient la précieuse réserve d'eau du détachement.

Pendant ce temps, une scène de tout autre nature se passait dans la tente du capitaine Frisch.

A peine en tête à tête, le capitaine et Müller s'étaient dévisagés un instant comme des amis qui ne se sont pas vus depuis de longues années.

Puis, le lieutenant aviateur, précisant ses souvenirs, s'était écrié :

— Mais vous êtes le fils de Hans Frisch, de Gildwiller !

— Et vous le... petit Joseph Müller de Drieschsheim !

Bien qu'il y eût entre eux une certaine différence d'âge, ils avaient fréquenté la même école, passé leurs vacances ensemble, et ils ne s'étaient perdus de vue qu'à l'époque de leur entrée au service.

— Le frère de M<sup>lle</sup> Mina Müller? ajouta Frisch.

— Oui, et, précisément, mes parents m'ont parlé de vous au sujet d'un projet qui intéresse ma sœur... Je ne reçois pas une lettre de là-bas où il ne soit question de vous et où l'on ne me supplie de vous joindre, de vous dire combien tous les miens sont heureux à la pensée des liens qui pourraient se resserrer entre nos deux

familles... Pourquoi faut-il que nous nous retrouvions dans des circonstances aussi critiques?...

— Quelle étrange chose, fit le capitaine, que cette existence d'Afrique, quand on la vit comme moi en ne retournant au pays qu'une seule fois en cinq ans! Ce rêve caressé, auquel vous faites allusion, j'y suis demeuré étranger, tout d'abord... J'ai vu votre sœur lors de mon dernier congé; elle avait 15 ans; je la revois avec ses cheveux nattés, ses yeux clairs, son sourire très doux... puis, l'an dernier, ma mère m'a écrit : « Mina est maintenant une fille superbe; elle songe souvent au lieutenant, au bras de qui elle fut marraine au baptême d'Obernay. T'en souviens-tu? Son frère est quelque part, aussi, dans cette Afrique immense : il est devenu le chef de la famille Müller, et il écrit qu'il a entendu parler de toi à Dakar, qu'il serait content d'apprendre que tu n'as pas oublié Mina. »

« Voilà ce qu'on m'écrivait de là-bas !

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que je n'ai pas oublié Mina.

Il y eut un silence : les deux hommes s'étreignirent et, avec une émotion profonde dans la voix, l'aviateur reprit :

— Si seulement vous aviez pu recevoir avant mon arrivée une balle dans le bras ou dans la jambe, n'importe où, même !

— Que dites-vous là ?

— C'est facile à comprendre, mais entre nous seulement : notre aéroplane peut enlever trois personnes : blessé, je vous emporterais, je vous tirerais de la terrible position où vous êtes.

Mais le jeune capitaine hocha la tête.

— Ne parlons pas de cela, fit-il; blessé ou non, et surtout si la situation est désespérée, je n'abandonnerai pas mon détachement. Puisque l'aéroplane peut enlever trois passagers, tu emmèneras du Bouchet qui se traîne avec un projectile dans la cuisse : c'est un fils unique que sa mère — je la connais — attend comme le Messie... Quant à nous, vois-tu, je crois que quand tu reviendras... quand vous reviendrez...

Il se reprenait, surpris lui-même par ce tutoiement qui lui était venu sans réflexion à la seule évocation de leur amitié d'enfance et à la perspective d'un nouveau lien entre leurs deux familles; mais le lieutenant aviateur ne lui en donna pas le temps.

— Je t'en prie, fit-il, ne sommes-nous pas frères, doublement frères : d'abord comme enfants de l'Alsace, puis par la volonté de Mina... et la tienne aussi, n'est-ce pas ?

Et le *oui* que la mère de Frisch n'avait pu obtenir, le jeune capitaine le donna à son ami retrouvé : le charme capiteux de la jeune Arabe avait pu un instant éclipser le souvenir de cette grande jeune fille au regard voilé et charmant, qu'il revoyait dans le cadre des sapins de Sainte-Odile; mais c'était là-bas qu'était le bonheur, et cette rencontre dramatique dans la brousse lui apparaissait comme une indication provident elle de sa destinée.

Il ajouta plus bas :

— Je te dis oui et tu le lui rediras à elle; mais vois-tu, mon ami, pas un de nous ne sortira vivant d'ici, pas un, entends-tu... Au lieu d'une messe de mariage, c'est un service funèbre qu'on célébrera à Gildwiller.

— Allons donc ! est-ce que le colonel...

— Tais-toi ! Tu vois bien comme moi qu'il n'arrivera pas à temps, qu'il n'y a rien à faire et que nous serons étouffés cette nuit sous ces masses qui nous entourent... Or, toi, je veux que tu retournes là-bas, que tu consoles Mina... et aussi mes vieux parents. J'ai reçu d'eux hier une lettre suppliante : « Reviens ! » Eh oui ! on tarde, on attend, on risque tous les jours un peu plus, et puis, un beau soir, on y reste !

— Tu as des idées noires, ce soir, mon pauvre ami.

— C'est que nous avons affaire à un adversaire redoutable : Oswald, l'ancien légionnaire.

— Ah oui ! Cheikh el Qaçi, du Darfour ! on m'a dit cela au Service des Renseignements de la colonne.

— Comment ! le Cheikh-Cruel et Oswald ne sont qu'un seul individu ?

— Je te répète ce que nous a dit en partant le capitaine Lancey, des bureaux indigènes. Il en a reçu l'avis il y a quelques jours seulement. Et comment sais-tu, toi, que ce dangereux ennemi est ici tout près ?

— J'en ai été avisé cette nuit même par un mot ami. Et maintenant je m'explique le guet-apens où nous sommes tombés : c'est terrible...

— Mais cet homme est donc bien redoutable ?

— Quand je t'aurai raconté ce qui m'est arrivé avec lui, tu comprendras que je n'ai aucune chance d'en réchapper. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'Oswald sait par ses espions que je suis là; qu'il a tout combiné parce que je suis là et qu'il n'en veut qu'à moi...

Et au lieutenant atterré le capitaine Frisch conta, avec la prise d'Ouanyanga, le geste généreux qui lui avait valu la haine mortelle du légionnaire...

Quand il eut achevé, le lieutenant Müller murmura, sans que son interlocuteur pût l'entendre :

« Pauvre Mina ! pauvre Mina ! »

## CHAPITRE V

### L'ATTAQUE NOCTURNE

— A propos, le colonel m'a dit que je trouverais de l'essence ici : tu en as emporté ?

Cette question dissipa les visions funèbres qui venaient d'assombrir les deux amis. Le capitaine Frisch assura :

— Nous en transportons 600 litres depuis Abécher... si tu pouvais m'en débarasser... je les remplacerais avantageusement par de l'eau.

— Je vais toujours t'en prendre deux tonnelets de 50 litres pour faire le plein... Avec l'essai du moteur à terre, puis les vols d'essai effectués avant le départ, nous avons entamé sérieusement notre

provision et comme il faut être prêt à s'enlever à tout moment...

— Même la nuit?

— Dame, s'il le fallait.

Ils sortirent de la tente : le capitaine Frisch donna des ordres au chef du convoi, et, quelques instants après deux tirailleurs apportaient sur leur dos deux petits tonnelets de métal spécialement établis pour le transport de l'essence aux colonies.

Déjà Paul Harzel avait sauté sur le fuselage et dévissé le bouchon du réservoir de cuivre placé à la partie supérieure de l'appareil, au-dessus des ailes. C'était un long cylindre effilé à l'avant comme un obus, et orienté pour diminuer la résistance de l'air dans le sens de la marche.

L'officier releva quatre griffes appliquées, en position normale, aux flancs du réservoir, et, quand le premier tonnelet fut installé sur le support qu'elles formaient, le robinet se trouva juste au-dessus de l'ouverture.

Pendant que le récipient se vidait :

— Quelle est la contenance de votre réservoir? demanda le lieutenant de spahis.

— Un peu plus de 250 litres.

— Combien usez-vous d'essence au kilomètre?

— Il nous faut un peu plus de 20 litres pour faire 100 kilomètres; c'est un des plus importants progrès qu'ait réalisés l'industrie de l'automobile en ces derniers temps : il fallait auparavant emporter autant de litres que de chevaux par 100 kilomètres parcourus; ce chiffre a été réduit de plus des deux tiers dans le nouveau moteur.

— Quelle est la force du vôtre?

— 70 chevaux pour le moteur d'avant.

— Oui, c'est un gros progrès : avec votre approvisionnement vous étiez autrefois limités à 300 kilomètres, tandis que vous en faites à présent près de mille.

— Plus de mille, car nous avons toujours un tonnelet de secours arrimé à l'arrière. Et maintenant, conclut Paul Harzel, nous voilà en mesure de nous envoler au premier signal.

L'obscurité était presque complète. Les officiers rejoignirent leurs postes respectifs en prévision de l'attaque que tout le monde prévoyait : et, sans doute, plus d'un parmi ceux dont le devoir était de demeurer au camp et de s'y faire tuer, envia-t-il, dans son for intérieur, le sort de ces hommes-oiseaux qui n'auraient, eux, qu'un geste à faire pour fuir la fournaise et conquérir, d'un seul bond, la liberté!

Frisch parcourait le camp fiévreusement, donnant ses dernières instructions, prescrivant des rondes... Il avait demandé sur chaque face quelques patrouilleurs de bonne volonté pour se glisser en avant des lignes, éventer l'approche de l'ennemi et donner l'alarme à temps, en déchargeant sur lui le contenu de leur magasin. Il n'avait eu aucune peine à les trouver parmi tous ces noirs pour qui la chasse à l'homme est une partie de plaisir.

Enfin, il ordonna d'éteindre tous les feux; il défendit même de fumer, afin de

ne donner à l'ennemi aucun point de repère; puis il revint vers Müller.

— C'est bien imprudent à toi de rester ici, dans cet espace étroit qui peut être assailli d'un moment à l'autre...

— Que veux-tu que je fasse? m'envoler? pour aller où? A la rigueur, je saurais me diriger dans cette obscurité, mais où atterrir? J'aime encore mieux risquer une attaque avec vous, dans cette redoute, où du moins nous sommes à l'abri des projectiles. Si l'ennemi force une des faces et arrive sur nous, alors, oui, nous partirons dans la nuit au petit bonheur. Vois-tu, c'est la seule infériorité de l'aviation sur l'aérostation : si j'étais pilote d'un dirigeable, je commencerais par m'élever, et, baromètre en main, j'attendrais le jour, en me maintenant à une hauteur raisonnable; avec l'aéroplane, je n'y puis songer, puisqu'il me faut progresser toujours, sous peine de m'abattre.

— Enfin, si tu es prêt à t'enlever à la première alerte!

— Oui, grâce à notre hélicoptère : sans lui, l'opération serait des plus ardues. Mais, dis-moi, le colonel m'a assuré que tu avais ici un projecteur puissant; pourquoi ne l'installes-tu pas quelque part, sur le point le plus élevé du camp? Il scruterait un peu ces ténèbres et donnerait à réfléchir aux malandrins qui nous guettent.

Le capitaine Frisch fit un geste qui voulait dire :

« Décidément, je perds la mémoire. »

Et, appelant le chef du convoi, il lui donna des ordres. Un quart d'heure plus tard, l'appareil était installé, au sommet de la redoute, sur un solide trépied fixé dans le parapet.

— Seulement, avoua le capitaine, c'était notre pauvre docteur qui était proposé au fonctionnement de cette lanterne magique, et il n'est plus là!

— C'est un projecteur à essence du plus nouveau modèle, fit Müller, après l'avoir examiné. Je le connais : sa puissance d'éclairage est très supérieure à celle que donne l'acétylène; et, comme, désormais, il y aura de l'essence partout, c'est le meilleur système qu'on puisse employer en Afrique.

— Je le traînais machinalement derrière moi, continua Frisch, et jamais nous n'en aurions eu un besoin plus pressant...

Le générateur fut garni d'essence, et un sous-officier muni d'allumettes à tison se tint placé au pied de l'appareil, prêt à ouvrir un robinet et à allumer la lampe.

Une dernière fois, Frisch fit le tour du camp. L'obscurité était telle qu'il était obligé de marcher lentement pour ne pas buter dans les harnachements, les « bardas », les animaux étendus...

Des ombres le frôlèrent; c'étaient les patrouilles qui partaient.

Il s'assura qu'elles avaient reçu le mot : « FLATTERS-FRANCE », puis il revint à son ami, et tous deux s'oublièrent de nouveau dans l'évocation de leurs souvenirs de jeunesse.

Un peu avant minuit, Frisch fit une nouvelle ronde; puis il rentra dans sa tente pour écrire quelques lettres, à la lueur soigneusement masquée de son flambeau de campagne; après quoi, il ressortit pour aller installer, à l'extérieur de la redoute, une demi-section de tirailleurs prise dans la réserve.

— Elle est spécialement destinée à la défense de l'Africain, dit-il à Müller; le sergent Mançour, qui la commande, est le meilleur de nos sous-officiers; il se fera tuer, s'il le faut, pour te donner le temps de t'enlever.

Et, d'un pas lent, suivi de son ami, il regagna sa tente, où les deux officiers s'étendirent côte à côte, sur des nattes.

(A suivre.)

☞ CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)

### UNE SENTENCE INESPÉRÉE

## Le faux pendu de l'Oregon

Une scène bizarre s'est déroulée tout récemment sur les rivages du Pacifique, dans l'Oregon State Prison, l'établissement pénitentiaire de l'État d'Oregon.

Un meurtrier, du nom de Webb, condamné à mort, devait être pendu le jour même, à midi sonnante, malgré les supplications de sa famille et de ses amis. Vainement, sa fille aînée, une institutrice âgée de dix-huit ans, était allée se jeter la veille aux pieds du gouverneur.

Brusquement, et alors que tout était préparé pour l'expiation suprême, ce haut personnage revenait sur sa décision et signait la grâce tant demandée. Une poésie, publiée le matin même dans la *Constitution*, le principal journal de la ville, et où l'auteur montrait que les enfants et la femme du condamné mourraient de honte et de misère pour un crime dont ils n'étaient pas responsables, avait touché aux larmes le gouverneur, M. West.

Le directeur de la prison fut informé vers dix heures du matin de la mesure de clémence qui commuait la peine de mort en celle de l'emprisonnement à perpétuité, mais il n'en continua pas moins les préparatifs.

Cinq minutes avant midi, tous les forçats furent conduits dans le réfectoire central, et Webb, amené à son tour, fut placé sur une estrade, bien en vue de l'assistance.

Le directeur lui lut alors la lettre du gouverneur, et tous les prisonniers poussèrent des hurrahs enthousiastes, tandis que Webb éclatait en sanglots.

Quand le silence fut enfin rétabli, le directeur offrit une boîte à Webb, en commandant : — *Open it! Ouvrez-la!*

Elle renfermait la corde qui aurait dû, à ce moment précis, servir à pendre Webb!

Sur la prière de la fille du condamné, admise à assister à cette scène extraordinaire, le directeur l'autorisa à couper cette corde en menus morceaux qu'elle commença à distribuer aux forçats, tandis qu'ils défilaient solennellement devant Webb pour lui serrer la main.

Mais l'émotion était trop forte pour la jeune institutrice, et elle s'évanouit au bout de quelques minutes. Et ce fut le *chaplain*, l'aumônier de la prison, qui ramassa la corde et les ciseaux, et continua l'étrange distribution.

Ce petit récit jette un jour curieux sur les mœurs des populations de l'Oregon.

☞ CHRISTIAN BOREL.

## Un Domaine bien gardé

Les propriétaires qui redoutent les visites indiscrètes des cambrioleurs ont bien soin de mettre en évidence, aux abords de leurs domaines, des écriteaux qui avertissent « qu'il y a des pièges à loup dans la propriété »!

D'autres se contentent d'indiquer :  
« Prenez garde aux chiens ! »

Un planteur de l'Afrique du Sud a trouvé mieux : il fait garder ses vastes domaines des environs de Capetown par des lions !



## Lions cerbères à Capetown

rope, la protection de ses vergers. Incapables de résister à l'influence néfaste du soleil africain, ils s'anémiaient rapidement, dépérissaient, n'accordaient plus aux maraudeurs qu'une indifférence malade.

C'est alors qu'un ami du planteur lui conseilla de dresser de jeunes lions à faire office de chiens de garde. Et, en désespoir de cause, il se décida à mettre cette étrange idée à l'épreuve. Les résultats furent convainquants ! Il se procura d'abord



Très familiers avec les habitants du domaine, ils mangent leur pâtée comme de simples chiens de garde.



Après un long somme dans la prairie, ce jeune lionceau s'éveille en ouvrant une large gueule.

Monté sur un billole, le brave animal est attentif au moindre commandement de sa jeune maîtresse.

L'anecdote est loin d'être banale. M. H. G. Barclay est un ancien colonel qui, après avoir participé activement et honorablement à la guerre du Transvaal, se prit d'affection pour l'Afrique australe, demanda sa retraite, réalisa sa fortune et acheta des terrains dans la colonie du Cap, pour y entreprendre sur une grande échelle la culture de la canne à sucre.

L'établissement d'une ligne de vapeurs directe entre Capetown et Londres lui donna bientôt l'idée de s'occuper en même temps de primeurs. Fournir des pêches et du raisin en plein hiver aux marchés d'Europe, n'était-ce pas un moyen sûr et rapide de faire fortune ?

Mais un obstacle qu'il n'avait pas prévu l'attendait. Tentés par les fruits savoureux dont se couvraient les arbustes qu'il avait fait venir à grands frais de France et d'Angleterre, les nègres du voisinage escadaient nuitamment les clôtures et pillaient son verger avec une audace croissante.

M. Barclay engagea des noirs, qu'il arma de revolvers. Peines perdues ! Ces admirables gardiens commençaient par s'adjudger les fruits les plus juteux ! Et, pour ne pas se mettre mal avec leurs congénères du voisinage, ils s'arrangeaient toujours à surveiller un bout du domaine pendant que les maraudeurs razziaient à l'autre bout.

L'ex-colonel tenta, sans plus de succès, de confier à des chiens de garde, importés d'Eu-

deux lionceaux âgés de huit à dix mois, que des Cafres avaient capturés depuis quelques semaines, et, les laissant en liberté dans un enclos, il les nourrit tout d'abord de pain trempé dans du lait.

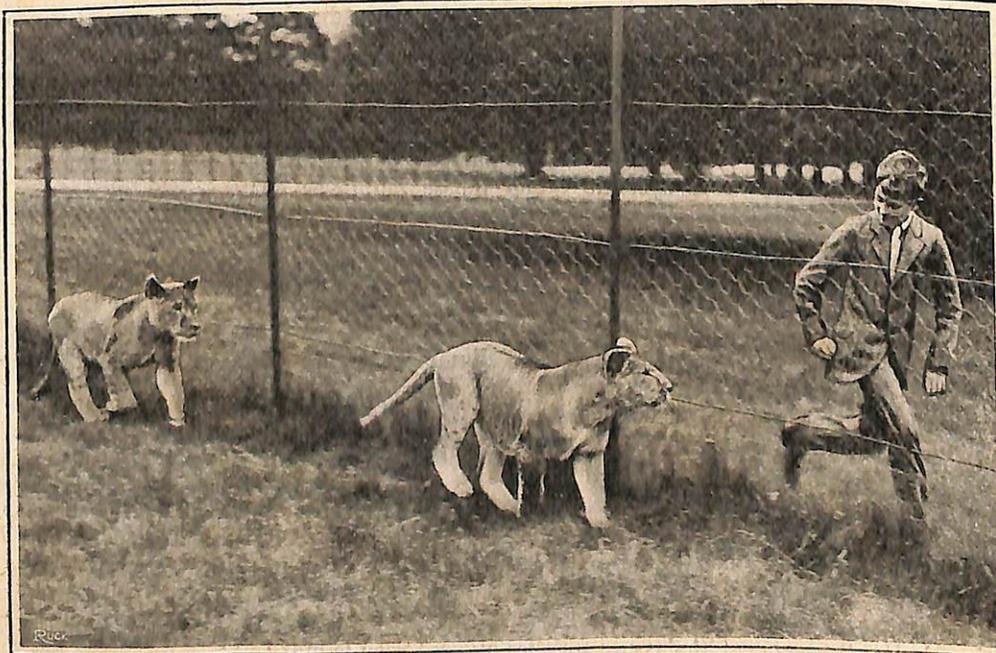
Adoptant un truc familier aux dresseurs de chiens de guerre, il faisait placer la pitance très près de la clôture et envoyait des nègres mal vêtus et pieds nus agacer les lionceaux. Dérangés dans leur repas, ceux-ci arrivaient rapidement à prendre en haine tous les nègres suspects rencontrés près d'une clôture.

Après deux mois de ce dressage, les lionceaux s'étaient admirablement familiarisés avec leurs nouvelles fonctions de protecteurs de l'ordre et de la propriété.

Et telle est la terreur qu'ils inspirent aux Cafres des alentours qu'ils n'osent plus s'aventurer aux environs du domaine.

Pêches, abricots, raisins et autres fruits, mûrissent désormais sur pied.

JACQUES D'IZIER.



LIONS CERBÈRES A CAPETOWN

Familiarisés avec leurs fonctions de protecteurs, les jeunes fauves témoignent leurs soupçons envers les intrus par des grognements féroces.



LA VISITE DE « SINT KLAUSS » DANS LA BONNE VILLE D'UTRECHT

*La veille du 5 décembre, Sint Klauss quitte l'Espagne pour venir en Hollande visiter ses amis. Monté sur un cheval blanc et accompagné de son fidèle Pieter, Maure converti, ils s'avancent tous deux à travers la ville semant à plaisir les jouets, bonbons et friandises dont ils ont leur sacoché pleins.*

La Coutume de Flandre et de Hollande

## Visite de « Sint Klauss » dans la bonne ville d'Utrecht

Les légendes relatives aux saints qui évangélisèrent les Flandres et les Pays-Bas sont restées particulièrement vivaces dans ces pays septentrionaux. Saint Nicolas, Saint Eloi, Saint Martin, en sont les héros les plus populaires.

C'est ainsi qu'à Dunkerque, les 10, 11 et 12 novembre de chaque année, entre six heures et dix heures du soir, on voit circuler dans les rues des groupes compacts d'hommes et d'enfants. Les uns portent au bout de perches, comme des étendards, des vêtements de marins, les capotes en toile cirée ayant les bras étendus au moyen de bâtons transversaux. D'autres, rangés autour de ces bizarres bannières, tiennent des lanternes comme dans une retraite aux flambeaux. D'autres encore, et plus nombreux, cornent dans des trompes de terre cuite, appelées *tuylers* et produisent un vacarme assourdissant. Et l'on braille des couplets que l'on répète depuis des siècles, mais dont le sens s'est perdu.

Demandez la signification de ces cortèges multiples et de ce charivari; l'on vous expliquera que Saint Martin s'étant aventuré à dos d'âne à travers les dunes qui bordent la côte, descendit en un endroit où il rencontra des pêcheurs encore païens. Mais, tandis que Martin prêchait, l'âne s'égara, et tout le pays se mit à sa recherche, avec des torches et en hurlant pour le faire sortir de la dune cachée où il mangeait philosophiquement des chardons, sans se soucier de son maître.

Et si quelqu'un voulait interdire aux Dunkerquois les cortèges et le charivari de la Saint-Martin, ces braves Franco-Flamands feraient sûrement une émeute de choix.

Le rival en popularité du bon Saint Martin, en flamand *Sint Maerten*, est l'excellent Saint Nicolas, *Sint Klauss*, que les enfants d'Utrecht, plus heureux que les bambins des autres villes, voient de leurs yeux, chaque année, à travers les rues de la cité. Un gamin d'Utrecht est fort instruit sur les allées et venues de Sint Klauss. Il sait que le charmant et généreux vieillard habite quelque part, là-bas, en Espagne. Mais il n'aime pas les Espagnols, qui furent très méchants en Flandre et en Hollande. Aussi, la veille de sa fête, le 5 décembre, quitte-t-il l'Espagne pour venir en Hollande, où tous sont de braves gens ou de braves enfants.

Sint Klauss monte sur son cheval blanc, et le cheval blanc monte sur les nuages. Au près du vieil évêque se tient un Maure, que Klauss convertit jadis et qui devint son serviteur fidèle. Le Maure à face noire chevauche quelquefois un superbe coursier noir, mais c'est plutôt rare. Il s'assied, généralement, sur un nuage; et, bientôt, tous trois, cheval, évêque et Maure, arrivent dans Utrecht, la cité préférée.

Ils s'avancent alors à travers les rues. Sint Klauss porte la mitre, la crosse et un manteau aussi large que sa générosité. De chaque côté de la superbe encolure du grand cheval blanc pendent des sacs remplis de friandises et de jouets. Le serviteur maure, que son maître nomme Pieter, est aussi porteur de sacoches bien bourrées.

Pieter puise à pleines mains dans ces sacoches; il lance des bonbons à travers l'espace; bambins et bambines se précipitent pour les

ramasser. Ce qui fait surtout la joie des enfants, c'est quand Pieter leur jette des oranges. Pour les petits Flamands, il n'y a pas de fête de Sint Klauss sans ces oranges qu'ils regardent comme des fruits précieux que Sint Klauss et le Maure ont apporté de leur pays brûlant et doré. Les enfants du peuple n'ont des oranges que ce jour-là.

Pieter distribue à droite et à gauche de beaux jouets. Les enfants poussent des cris de joie; les mères, elles-mêmes, chargées de poupons, s'approchent du Maure et tentent de saisir, par un pied ou un bras qui dépasse hors du sac, quelque joli polichinelle. Alors, le respectable Pieter saisit sa verge, et il frappe sur les impertinents.

Mais les sacs de Klauss et de Pieter ne sont pas sans fond. Lorsque tous les cadeaux ont été distribués, cheval blanc, évêque doré et serviteur noir rentrent dans l'une des cours de l'Université. Et l'on referme les portes. Klauss et Pieter passeront durant la nuit prochaine dans les maisons dont les enfants n'étaient pas sur leur chemin aujourd'hui.

Ce sont les étudiants de l'Université d'Utrecht qui organisent ce petit cortège et cette charitable tournée de Sint Klauss et de Pieter, en faveur des petits pauvres, dont les parents ne peuvent acheter de jouets, si doux à découvrir, le matin au réveil. Aussi les gens de condition aisée apprennent-ils à leurs enfants qu'ils doivent attendre patiemment le passage nocturne de Sint Klauss et ne pas courir au-devant de lui, dans la rue.

L'honneur de tenir les rôles de Klauss et de Pieter appartient de droit aux deux plus brillants élèves de l'Université, mais tous se cotisent pour payer les friandises et les jouets et pour obtenir aussi des dons de la part des commerçants.

ANDRÉ CHARMELIN.

## Une Machine infernale dans une boîte

Un Allemand, émigré dans l'intérieur du Canada, achetait l'an dernier, à la vente aux enchères du mobilier d'un mineur décédé, une malle emplie de vieux habits, dans l'espoir qu'il les revendrait tôt ou tard à de pauvres émigrants.

Aux premiers jours de froid, il porta ses souliers chez le savetier du village, et, en attendant leur remise à neuf, il se décida à chausser la paire de bottes écoulées qu'il avait découverte au fond de la malle.

Mais, dès la première tentative, il découvrait qu'un clou dépassait la semelle, dans l'intérieur d'une des bottes, et, l'ajustant sur une pierre en guise de forme, il se mit, armé d'un marteau, à cogner à tour de bras.

Soudain, une explosion formidable brisa les vitres du village, et les gens accourus ne trouvèrent plus, à la place de la maison de l'Allemand, qu'un amas de ruines fumantes. Quant à son cadavre, il était réduit en lambeaux.

Et la police reconstitua la mystérieuse tragédie. Le mineur avait sans doute caché des cartouches d'explosif dans les vieilles bottes! On devine le reste.

Par une coïncidence étrange, le même jour, mais à des centaines de lieues de distances à New York, une femme se tuait dans des circonstances analogues.

Pour ôter un clou qui abîmait son tapis, elle appuyait sa bottine... sur un vieil obus que son mari, ancien artiller, avait rapporté on ne sait d'où.

Et, naturellement, au premier coup de marteau, l'obus explosait, déchirant l'imprudente.

Mais quelle idée de prendre un obus pour enclume!

JACQUES D'IZIER.

L'Enfer du Yucatan



## L'EXTERMINATION DES INDIENS YAQUIS

Un peuple entier a été condamné à mort. L'exécution a commencé de s'accomplir; et elle se poursuit implacablement jusqu'à extermination complète de la race.

Il s'agit des Indiens Yaquis. Ils occupaient, au Mexique, des territoires étendus et fertiles. Le gouvernement mexicain jugea opportun de confisquer toute la portion de pays qu'ils habitaient depuis des siècles. Mais les Indiens Yaquis avaient, eux aussi, le sentiment de la propriété; ils résistèrent aux prétentions des autorités mexicaines. C'est pourquoi le Président Porfirio Diaz condamna tous les Yaquis à la déportation au Yucatan, c'est-à-dire à l'esclavage, à la torture, à la mort.

Un voyageur anglais, M. John Kermetts Turner, a visité cet enfer du Yucatan, et il en a décrit les horreurs inimaginables.

Dès que le gouvernement a décidé de s'emparer des biens de tel Yaqui, une troupe de soldats, ou mieux vaut dire, de bandits est envoyée pour se saisir de l'Indien, de sa femme, de ses enfants, de son bétail.

Si le malheureux parvient à s'enfuir, il est recherché, traqué, pourchassé, jusqu'à ce qu'on ait pu le saisir, lui et toute sa famille. Et tous sont exportés au Yucatan.

Là, on sépare les divers membres de la famille. On vend les hommes comme esclaves. Un Yaqui est vendu trois cent vingt-cinq francs.

Après cela, on contraint les femmes à épouser des ouvriers chinois. Enfin, on vend les enfants d'un autre côté. Il est interdit aux membres d'une même famille de se réunir. S'ils y parviennent, s'ils prennent la fuite et se rassemblent au loin, on les recherche et, devant toute la famille réunie, le père et les plus jeunes enfant sont battus à coups de gourdin jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les deux tiers des Indiens Yaquis meurent un an après leur arrivée au Yucatan. Car le but du gouvernement mexicain est qu'ils fournissent d'abord un travail intensif et qu'ils périssent ensuite. Pendant ce temps, doit naître et grandir, selon les vues du gouvernement, une race bâtarde, issue de Chinois et d'Indiennes dont l'esclavage et la condition comme bêtes de somme se perpétuera indéfiniment. Alors aussi, tout le territoire yaqui sera passé entre les mains du gouvernement, c'est-à-dire de quelques capitalistes mexicains.

Un haut fonctionnaire a fait à M. Turner, avec une sérénité incroyable, le récit monstrueux de ces barbares.

Pendant les trois dernières années, il s'est emparé de quinze mille sept cents Yaquis, qu'il a envoyés au Yucatan. Dans le trajet, par économie, il les a peu nourris; aussi trois mille Indiens sont-ils morts de faim. Les autres, arrivés au Yucatan, ont été vendus et, sur chaque tête, le haut fonctionnaire a touché cinquante francs; soit six cent trente-cinq mille francs.

Ensuite, les propriétés des Yaquis ont été vendues, ainsi que leurs bestiaux. Le produit de cette vente est entré dans les caisses de l'État; mais le fonctionnaire a touché une commission de huit cent mille francs. Il espère bien continuer ainsi quelques années encore. Alors, il n'y aura plus de Yaquis, mais la fortune du fonctionnaire sera faite... Et maintenant voulez-vous me dire où sont les civilisés, et où sont les barbares?

ROBERT DUNIER.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

# L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie

Une Mission Secrète



Chapitre V

UNE JEUNE FILLE QUI S'ÉVAPORE

(Suite.)

Les deux hommes approuvèrent du geste et reprirent leur conversation. Mais quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que de nouveau Emmie faisait irruption dans la pièce et s'exclamait :

« Sika n'est pas avec vous ? »

— Non, tu devais la ramener, » commença Tibérade.

La fillette l'interrompit impétueusement.

« Justement. Je crois que tout le monde s'est donné le mot pour me faire courir.

— Enfin; explique-toi.

— T'expliquer. Est-ce que je comprends une plaisanterie aussi stupide. Je retourne au lavabo; je trouve la femme de garde qui me dit : « Ah ! votre amie vous a cherchée, elle est allée vous rejoindre. » Je réponds : « C'est bizarre que je ne l'aie pas rencontrée. » Oh ! me dit la femme, l'hôtel est grand. Il y a beaucoup de mouvement à cette époque. Bon, je reviens en courant et pas plus de M<sup>lle</sup> Sika que dans ma main. C'est exaspérant.

— Eh non, intervint le général. Elle est curieuse, ma Sika. Elle a dû visiter le salon de lecture, le restaurant, que sais-je... Asseyez-vous ! Elle n'ignore pas où nous sommes ! Nous allons la voir arriver.

Seulement, cinq minutes, dix minutes se passèrent... Sika ne se montrait pas. Une vague inquiétude commençait à peser sur les trois personnes.

« Bizarre ! grommela le général.

— Si nous nous renseignions ? proposa Marcel.

— Ma foi, j'accepte.

— Au moins nous oublierions ainsi l'ennui de l'attente. Car il n'y a pas lieu de s'émouvoir.

— Seulement de se *mouvoir*, cousin; mettons-nous donc en mouvement sans discuter davantage. »

La proposition d'Emmie ne souleva aucune objection.

Tous se rendirent au lavabo afin de prendre, à l'origine, la piste de la jeune Japonaise.

La femme de garde, Italienne épaisse aux yeux noirs, au teint basané, sursauta en les voyant.

Elle fut affolée, quand tous trois lui demandèrent à la fois :

« Mon amie.

— Ma fille ?

— La gracieuse demoiselle blonde ?

— Par la Madone, la signorita m'a quittée depuis un bon moment.

— Sans me chercher ? insista Emmie.

— La *povera* n'a pu songer à cela. Une fille de chambre de l'hôtel est venue la prendre.

— Une fille de chambre ! » s'exclamèrent les compagnons de Sika.

Ils se regardèrent avec une surprise anxieuse.

« Mais, s'écria enfin Marcel, vous connaissez cette servante ? »

— Moi, signor ? non.

— Alors, comment affirmez-vous qu'elle fait partie du personnel de l'hôtel.

— A la coiffure, au costume, j'en ai jugé ainsi, signor. Mais, vous concevez, les employés changent, c'est un va-et-vient continu. Il faudrait une tête d'archange pour s'y reconnaître. Et moi, Mathilde Caspriconi, je ne suis qu'une pécheresse qui attend le salut de la seule bonté de la madone. »

Il était évident que l'on ne tirerait rien de cette bavarde insipide.

Uko, suivi de Tibérade et d'Emmie, l'inquiétude de tous croissant de minute en minute, devenant de l'angoisse, passa au salon de lecture, au fumoir, dans les salles à manger. Sika demeurait invisible.

Alors il fallut avoir recours au personnel. Mais une nouvelle surprise attendait les voyageurs.

Aucune fille de chambre n'avait appelé Sika. Du reste, Emmie déclarait que celle qui l'avait elle-même fait quitter le lavabo ne se trouvait pas parmi les servantes passant sous ses yeux.

Bientôt la rumeur d'un drame mystérieux emplît l'hôtel.

Voyageurs et employés se trouvèrent rassemblés sous le vestibule, discutant, prononçant des mots inintelligibles pour les intéressés, frémissant d'impatience et d'anxiété.

L'un de ces vocables surtout revenait souvent :

« Camorra, Camorillo, » répétaient tantôt les uns, tantôt les autres.

A la fin, Tibérade gronda :

« Qu'entendez-vous par Camorra ? »

Un officier de bersaglieri, ces zouaves de l'armée italienne qui, en petite tenue, substituent à leur chapeau à plumes la chéchia de nos chacals, un officier présent répondit :

« La Camorra est une association puissante, dont la main est dans tout événement inexplicable.

— Une association de bandits, » rugit le général.

Son interlocuteur secoua la tête.

« Ils emploient parfois des procédés de bandits, les Camorillos; mais leur but est surtout politique, et dans l'espèce, je pense qu'ils ne sauraient être incriminés.

— Parce que ?

— Parce que vous êtes étrangers, et que vous n'avez rien à voir avec les fonctions publiques de ce pays. »

Puis avec cette facilité d'élocution, si remarquable chez les Italiens, le bersagliere continua :

« Ah ! si vous n'étiez pas étrangers, je serais moins affirmatif. Un habitant de la province peut être en discussion avec un camorriste et alors l'association prend en mains les intérêts de son affilié... Mais vous, descendus à terre pendant une escale du paquebot, la Camorra vous ignore.

— Et moi, j'ignore ce qu'est devenue ma fille. »

D'une voix frémissante, le général avait lancé la phrase douloureuse. Tibérade le considérait, les yeux troubles, sentant son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

Emmie piétinait, regardant les assistants avec défiance, espérant à chaque instant reconnaître la femme dont les propos mensongers l'avaient séparée de Sika et livré celle-ci sans défense aux ennemis inconnus qui la tenaient sans doute prisonnière à cette heure.

Et tout à coup tous ont un sursaut.

Le chef de la réception s'est approché. Il tient une lettre entre ses doigts.

« Le signor général Uko ? dit-il.

— Que me voulez-vous ? » s'écrie le Japonais repoussant les curieux qui le séparent de l'employé.

Ce dernier salue et tendant le papier qu'il tient :

« Une lettre, signor général. Elle a été déposée sur le bureau de l'hôtel.

— Par qui ?

— Cela je l'ignore. On n'a vu personne. »

Rageusement, le Japonais, exaspéré par ce nouveau mystère, déchira l'enveloppe et lut à haute voix cette étrange missive : « Illustissime guerrier, honorabilissime signor,

« La fleur de votre foyer est parmi nous. Les fleurs, vous le savez, s'étiolent vite, lorsque les jardiniers négligents ne les arrosent point. Soucieux de son éclat, nous vous convions à l'arrosage.

« Il vous sera facile. Vous portez sur vous un carnet de chèques auxquels votre signature donne une valeur illimitée.

« Conservez-le dans votre poche et, ce soir même, frêtez une voiture. Faites-vous conduire sur la route du Nord, jusqu'à la colonne Pompéiana. Là, nous causerons de l'adorable signorina, la bellissima.

« Notre salut balaie la terre devant vous, illustre guerrier.

« P.-S. — Évitez de mêler la police à tout ceci. Notre modestie nous interdit de nous présenter à des gens policiers, et la fleur périrait de notre défaut d'entente.

« Signé : LES 3 S<sup>1</sup>. »

« La Camorra ! C'est la Camorra, » firent les assistants de voix tremblantes, qui en disaient long sur le respect qu'inspire la terrible association.

Et chacun, élevant le ton, comme s'il pensait être entendu par un agent de la Camorra, conseillait :

« Partez ! Ne perdez pas une minute ! Acceptez toutes les conditions. La Camorra ne menace pas en vain. »

1. Les 3 S correspondent aux trois mots stiletto, scopietta, stada, synthétiques de l'état des bandits : Stilet, escopette, fuite.

Devant cette unanimité, le général se décida.

« Je pars.

— Je vous accompagne, déclara Tibérade, dont les yeux humides trahissaient une émotion dont il se fût cru incapable, huit jours plutôt.

— Et moi, alors? protesta Emmie en s'accrochant au bras de son cousin Tibérade. Si tu t'en vas, je suis de la partie.

— Mais tu n'y songes pas, ma chérie?

— Je ne songe qu'à cela, au contraire.

— Envisage le danger...

— Pour le carnet de chèques du général. Moi, je ne paierai pas ma place et je verrai les bandits, des vrais.

— Tu es folle.

— De spectacle, cousin.

Toi, ta folie est plus grave. Veux-tu que je t'en dise l'objet?

Marcel devint écarlate. Peut-être allait-il se fâcher; moyen de cacher son embarras fréquemment employé, quand une voiture qu'avait été chercher l'un des assistants, s'arrêta devant l'hôtel.

« Voici un équipage pour le signor général.

— Venez, venez, monsieur Tibérade, » clama Uko, en se précipitant vers le véhicule.

Et tandis que Marcel et Emmie, subitement réconciliés, prenaient place, le Japonais jetait au cocher : « Route du Nord, colonne Pompéiana. »

Ce à quoi l'automédon répliqua avec le flegme adulateur des Italiens du Sud :

« Aux ordres de Son Excellence. »

La voiture se mit aussitôt en marche.

On sortit de la ville et on s'engagea sur la voie du Nord, laquelle se raccorde à peu de distance sur la grande route de Naples.

La nuit était venue.

À présent, le carrosse roulait en pleine campagne, entre les plantations de lauriers-roses, qui sont la spécialité de la région et dont on extrait un parfum violent, peu goûté des Européens, mais recherché par les Orientaux. Puis les plantations s'espaçaient, disparurent.

La campagne se dénuda. Des rochers perçaient le sol; des rampes succédaient aux rampes, annonçant que l'on escaladait les premiers contreforts de la chevelure montagneuse qui radie à l'extrémité méridionale de l'Apennin, pour former la chaîne chaotique des Abruzzes.

Sur un plateau, le véhicule fit halte.

Les voyageurs regardèrent autour d'eux. Pas un arbre, pas un buisson.

A droite de la route, une colonne de pierre se dressait seule au-dessus du sol.

« La colonne Pompéiana? demanda le général.

— Oui, Excellence, répliqua le cocher qui, philosophiquement, alluma une cigarette.

— Et vous ne voyez personne?

— Non... mais mon cheval préfère cela. La via est dure et il a besoin de souffler. »

« Le temps fixé par le commandant de la montagne est écoulé. Que les signori et la signorina remontent en voiture; je vais les conduire au rendez-vous réel. »

Et tous, stupéfaits, questionnant :

« Vous le connaissez donc?

— Oui.

— Alors, pourquoi cette attente inutile?

— Inutile! non pas! Il fallait bien m'assurer que les signori n'avaient pas prévenu la police. Elle est subtile la police, moins pourtant que nous. Je rends hommage à la loyauté des Excellences. Les carabiniers ignorent leur promenade. »

L'impertinence du banditisme italien tenait tout entière dans ces paroles. Mais les voyageurs n'étaient pas en humeur de discuter. Peu importait d'être nargués par les Camorristes, si l'on délivrait Sika.

Aussi, sans murmurer, reprirent-ils place dans la voiture qui se remit aussitôt en marche.

Où donc était Sika? Comment avait-elle été entraînée si loin de l'hôtel Cavour? Aucun de ses amis n'eut pensé que tout cela était l'œuvre d'un simple commissionnaire.

Oh! un commissionnaire spécial, un Camorriste fantaisiste et Français. Pour tout dire d'un mot, l'enlèvement de la jeune fille était la revanche de Midoulet.

L'agent, berné à Marseille, gagnait la seconde manche à Brindisi.

Et de la façon la plus simple, la plus ingénieuse.

Le chemin de fer l'avait amené à Brindisi avec six heures d'avance sur le paquebot *Shanghai*.

Au sortir de la gare, il s'était tenu ce raisonnement : Pourquoi chercher à dérober le pantalon diplomatique et risquer ainsi de le poursuivre jusqu'aux confins du monde? Il serait

plus rapide et plus habile de me le faire donner en présent, ou plus exactement en échange. En échange de quoi? Mais d'un être de valeur équivalente aux yeux de ce brave général Uko. Il s'était frotté les mains d'un geste satisfait et avait repris :

« Voilà un problème magistralement posé. Midoulet, je te marque un bon point, et je poursuis. Pour amener l'échange, que faut-il? Que le Japonais croie sa chère enfant en danger. Quel danger? Sur cette terre classique du banditisme, le danger est facile à simuler, car il existe déjà dans l'imagination des voyageurs. Donc, je deviens bandit de circonstance. »

Sur ce, moyennant finances (les fonds



L'AMBASSADEUR  
EXTRAORDINAIRE

Sous l'apparence d'un commissionnaire,  
Midoulet guettait l'arrivée du « Shanghai ». (P. 31, col. 1.)

Le calme de l'automédon réagit sur les voyageurs. Ils descendirent de voiture et se promènèrent de long en large.

Il n'y avait qu'à attendre, en effet, les inconnus qui par leur lettre avaient désigné le rendez-vous. Seulement les minutes passèrent. Une demi-heure s'écoula.

Le général se montait peu à peu, grommelant entre ses dents des propos peu flatteurs pour la Camorra et les Camorristes.

Soudain, Uko grondant avec une colère douloureuse :

« Ah! ces bandits jouent avec mon cœur! »

Le cocher se dressa brusquement sur son siège :

secrets ne sont pas une fumée pour les agents tels que Midoulet), il s'était assuré, après un examen méticuleux, le concours d'un cocher, d'une alerte bouquetière et de deux de ces coquins, nombreux dans toutes les villes du Sud de l'Italie, pratiquant le jour le doux *farniente* au soleil, et utilisant les ombres propices de la nuit pour trouver, dans les poches ou les tiroirs des autres, les ressources nécessaires à l'entretien de leur paresse.

C'était en somme, sur une faible échelle, le procédé de recrutement usité par la Mafia ou la Camorra.

Ayant indiqué son rôle à chacun de ces comparses, Midoulet acheta une grande malle, et sous les apparences d'un commissionnaire, il guetta l'arrivée du *Shanghai*. Il reconnut sans peine le général et Sika, quand ils descendirent à terre. Il s'inquiéta bien un peu de les voir en compagnie de Tibérade et d'Emmie; mais, sachant la facilité des relations à bord entre passagers, il n'en prit pas ombrage et continua l'exécution du plan qu'il avait formé.

Les voyageurs dînaient à terre sans aucun doute (comment ne pas profiter de l'escale pour varier le menu du bord). Il serait donc de la partie d'une façon inattendue.

Il hissa donc sa malle vide sur le crochet *ad hoc* fixé sur ses épaules et, s'attachant à leurs pas, il pénétra derrière eux dans l'hôtel Cavour.

A suivre)

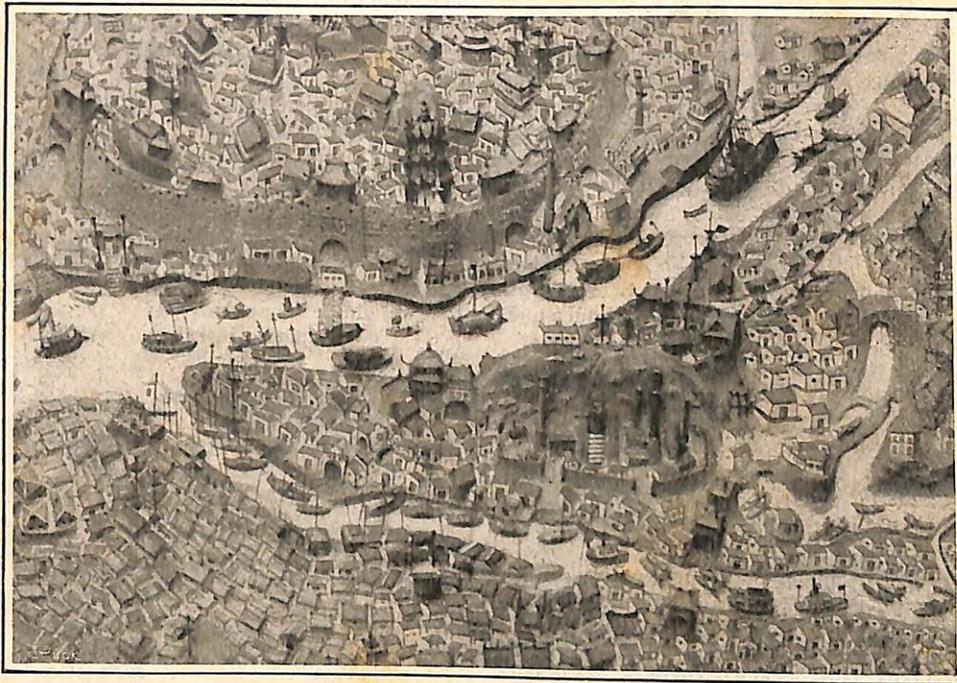
PAUL D'IVOI.

UN EMPIRE MENACÉ  
**La Révolution en Chine**

Le dessin que nous mettons aujourd'hui sous

lement sévit la révolution dans le Céleste Empire.

Ce dessin donne une idée très nette de la situation des trois villes. Wuchang, Hanyang et Hankeou sont toutes trois placées au confluent de la rivière Han avec le Yang-tse-Kiang. Ayant fait



Plan à vol d'oiseau des trois cités situées sur le Yang-tse-kiang, dont les révolutionnaires s'étaient emparés au début des hostilités.

WUCHANG placée sur une petite éminence bordant la rive droite du Yang-tse-Kiang  
HANYANG entre le Yang-tse et la rivière Han, ville manufacturière.

A gauche de la Han (en bas de notre photographie), HANKÉOU, grand centre d'activité.

les yeux de nos lecteurs représente, d'après une gravure chinoise, les trois centres où actuel-

un séjour de dix ans à Hankeou, je connais, je crois, toutes les rues et tous les environs de cette immense agglomération. Wuchang est la capitale de la province du Houpe et la résidence du vice-roi du Hou-kouang, c'est-à-dire des deux provinces de Houpe et Hounan. Elle est située sur une petite éminence bordant la rive droite du fleuve; c'est une ville trop grande pour sa population, et c'est plutôt une ville de fonctionnaires.

Le vrai centre d'activité est Hankeou, c'est là que se fait tout le commerce, que résident les négociants chinois, et où se trouvent les concessions européennes qui servent de résidences aux négociants étrangers. Il y a ainsi, à côté de la ville chinoise, quatre petites villes européennes; anglaise, russe, française, allemande, et une japonaise.

La population totale de Hankeou peut être actuellement évaluée à 900,000 habitants; les Européens sont environ 1,500.

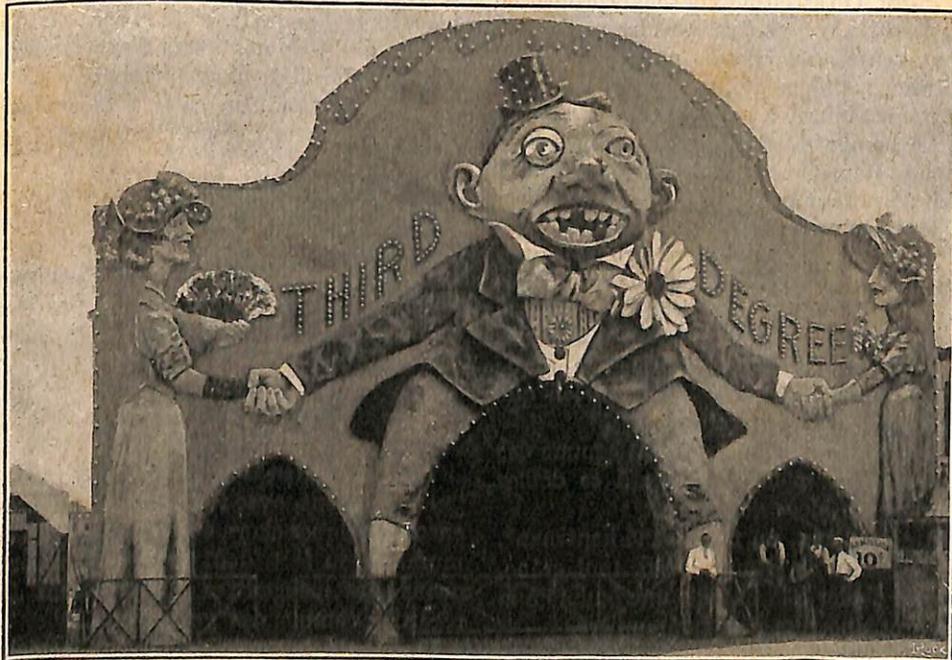
Quant à Hanyang, c'est la plus petite des trois villes; entre le Yang-tse et la Han, une petite colline se dresse au centre de la ville, fort pittoresque, au bas de laquelle on a construit les hauts fourneaux et la manufacture d'armes.

Au début des hostilités les révolutionnaires avaient fait preuve de bon sens et d'intelligence en mettant la main sur les trois villes dont je viens de parler, car elles forment le centre commercial et industriel le plus important de toute la Chine centrale, et par là ils espéraient tenir les provinces avoisinantes. Mais, d'après les dernières nouvelles, ils ne sont plus maîtres à Hankeou, ce qui ne les empêche pas de triompher à Nankin et dans d'autres provinces. Peut-être Yuan-che-kai traitera-t-il avec eux en leur promettant des réformes et... en donnant de bonnes places à leurs chefs. Ce serait assez chinois, néanmoins, les conditions ont changé et il est indéniable que la Chine est en travail d'évolution. Nous ne pouvons donc que mettre ici un gros point d'interrogation. De quoi demain sera-t-il fait au Céleste Empire?

JOSEPH DAUTREMER.

Les Attractions sensationnelles

Sur l'autre bord de l'Atlantique



MUSIC-HALL AMÉRICAIN

Cette façade gigantesque vient d'être construite pour un music-hall de New-York. Trois fois par jour dans cet antre redoutable on représente un véritable incendie, un quartier de New-York en flammes. Le spectateur voit tout d'abord une partie de la ville en pleine activité. Soudain, un cri d'alarme est poussé, une flamme s'échappe d'une fenêtre; bientôt l'incendie éclate, envahissant des maisons peuplées de monde. Les pompiers accourent, tendent de vastes filets où les habitants se précipitent de tous les étages. Le sauvetage terminé, les pompiers se retournent vers le fléau qu'ils combattent à l'aide de jets qui crépitent et le maîtrisent finalement. Il ne faut pas plus de 25 minutes pour la représentation et il y a trois cents acteurs en scène.

L. R.

L'Électricité est la grande coupable

## L'Action néfaste des Ondes hertziennes

Vous souviendrez-vous que l'hiver si pluvieux de 1910 fut attribué à la télégraphie sans fil? Comme de nombreux messages avaient été échangés par-dessus l'Atlantique à propos de je ne sais plus quel assassin d'Europe réfugié en Amérique, des grincheux accusèrent la T. S. F. d'avoir troublé l'atmosphère et condensé la vapeur d'eau.

Cette accusation tenait-elle debout? Alors, pourquoi ne pas rendre ce même fluide responsable de la sécheresse sans précédent qui a marqué l'été de 1911?

Mais voici une accusation qui nous touche presque tous de plus près. Je m'adresse plus particulièrement à ceux qui ont déjà connu les horreurs et les grincements du mal de dents!

Oui, d'après un savant d'outre-Rhin, le Dr Hensingmuller, l'action des ondes hertziennes est néfaste à nos molaires comme à nos incisives et à nos canines!

Elles s'attaquent à la pulpe dentaire, et amènent rapidement ce que les experts appellent une « carie de la couronne ». Les douleurs se font de plus en plus intolérables, et le moment sonne où il faut, comme dans la chanson, « se la faire plomber ou se la faire arracher! »

Et il n'y va pas de main morte dans ses prédictions, *Herr Doktor!* Il nous annonce que nous ne sommes pas au bout de nos peines.

La télégraphie sans fil n'en est encore qu'à ses débuts. Quand elle se sera développée, ses progrès se traduiraient pour nos mâchoires par une augmentation de souffrance.

« Ce sera une nouvelle forme de mal de dent, déclare-t-il. Et le mal ordinaire, celui dont nous souffrons actuellement, ne restera dans notre souvenir que comme un chatouillement désagréable.

« Il sera dépassé de beaucoup par les tortures dentaires dont nous gratifiera la T. S. F... »

Il dit encore que, quand s'ouvrira l'ère de la télégraphie sans fil, qui en est actuellement à ses premiers pas, notre atmosphère sera tellement chargée d'électricité, que les créatures humaines en sentiront les effets de cent façons différentes.

Après s'être attaquée à nos dents, elle pourra diriger ses coups sur nos cheveux, nous priver de l'usage de nos sens, et même nous enlever la vie! Comme c'est réjouissant, cette perspective! Une humanité de chauves! Des légions de muets, de sourds, d'aveugles! Est-ce de cela que demain sera fait?

Et nous n'avons pas le droit de rire de ces prédictions, de hausser les épaules, de traiter le médecin allemand de pessimiste et d'outrancier! Souvenons-nous plutôt de ce qui s'est passé pour les Rayons X.

Quand leur usage commença à se répandre, on les traita comme des faiseurs de miracles! Aucune maladie ne pouvait résister à leur action bienfaisante! Ils devaient, en particulier, faire disparaître le cancer!

Et il se fonda partout, à Paris, dans toutes les villes de province, à l'étranger, des cliniques où l'on ne soignait les malades qu'à l'aide des rayons X.

Puis, les expérimentateurs s'aperçurent que ces mystérieux rayons, qui devaient triompher du cancer provoquaient au contraire des tumeurs cancéreuses chez ceux qui s'en servaient trop fréquemment.

Et toute une cohorte de jeunes savants payèrent bientôt de leur vie ou de leur santé leur laborieux apprentissage.

Les Rayons X les tuaient en détail, centimètre par centimètre, comme dans ces effroyables supplices à la chinoise où le condamné est haché menu!

Or, comme les ondes de l'électricité sans fil et les ondes des Rayons X sont, en apparence tout au moins, presque identiques, il est à craindre que cette dernière née de la Science ne nous réserve de graves mécomptes.

Songez au chiffre que voici!

Quand une station de T. S. F. expédie un message à une distance de quinze kilomètres seulement, une fraction infime de l'énergie électrique produite, soit un *trois cent millionième*, est utilisée directement dans l'envoi, le restant du fluide se perdant dans l'air.

C'est cette énergie inoccupée qu'il faut redouter.

A. LEBLANC.

## LES GRANDES AVENTURES

### Capitaine

### Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Première Partie. — Puebla.

#### CHAPITRE VI

Au fort Loreto. — Le drapeau fétiche. — La pyramide. — Le guet-apens. — La tour rouge. — Où La Bombe fait son devoir. — Vif argent for ever! — Toujours elle!

« Qui que nous allons faire, Bec-Salé? » demande Lenflé.

On est en marche sous la protection de l'artillerie française dont les projectiles font voûte au-dessus de nos soldats; crépitations, sifflements, rugissements, le vacarme est infernal.

Le bombardement des deux forts Carmen et Remedios fait rage.

Et Lenflé a la démangeaison de causer.

Une compagnie du 2<sup>e</sup> zouaves, qui elle aussi est laissée à sa propre initiative, et qui comprend les quatre inséparables, — à savoir le clairon Bec-Salé, qui a ordre de ne pas claironner, — et les trois bons et jeunes zouaves, Lenflé, Chabraque et Petit-Pain escalade le mamelon que couronne le fort Loreto.

Bec-Salé et ses amis courent comme des lièvres, sans même chercher à se défilier derrière les blocs de pierre.

À côté d'eux, un tout jeune lieutenant, M. le comte de Beaupré, qui, tout crâne, affecte d'aller à la bataille une badine à la main et une rose à la boutonnière.

Du reste, l'ennemi semble ignorer cette partie du champ de bataille.

Tandis que dans l'intérieur de la ville et sur les flancs du fort Carmen, il résiste avec une énergie furieuse, pas une des batteries qui défendent Loreto ne lance un seul projectile.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 783.

« Tu vois bien, répond Bec-Salé à Lenflé, nous faisons une petite balade de santé.

— Ouais! fait Chabraque, un gros ressemblant à un pot à tabac qui aurait des jambes de fer, faut pas s'y fier. J'aimerais mieux que ces animaux-là nous quillent dessus.

— C'est vrai! ajoute Petit-Pain, un tout petit, maigre comme un clou, mais qui se grouille avec des gestes de pantin articulé, ça ne sent pas bon, quand ça ne sent pas la poudre. »

Le lieutenant lui-même paraît surpris. Est-ce donc pour une mission si facile qu'on a fait appel aux hommes de meilleure volonté. Le drapeau, le fameux drapeau est là-haut qui claque sur une sorte de tourelle, en arrière du fort.

Il déploie avec une bravade insolente, ses trois couleurs, le vert à la hampe, le blanc au milieu, puis le rouge au vent, sorte de parodie du drapeau français.

Au milieu, sur la partie blanche, l'aigle des Cordilières qui tient dans son bec un serpent dont il broie le cou.

Mais, chose étrange, ce drapeau porte de larges traces de sang.

Parce que dans la sinistre journée du 5 mai, il y a un an, lors du premier assaut livré par les Français à la ville de Puebla, ce drapeau trois fois avait été pris par nos soldats et que trois fois, accablés par le nombre, ils avaient dû abandonner à l'ennemi ce trophée qui était resté finalement aux mains des Mexicains.

Et ce sang, qui rougeoit sous l'étréscillant soleil, c'est du sang de France!

Le lieutenant de Beaupré s'est rapproché de ses hommes:

« Vous voyez, a-t-il dit, ce lambeau d'étoffe qui se profile orgueilleux sur le ciel bleu, les taches qui le souillent sont du sang de nos amis, de nos frères d'armes; jure que cette fois il ne nous échappera pas!

— Non... non... on se fera tuer plutôt que de le laisser là-haut... en avant! En avant!... »

Ils continuent l'ascension qui est horriblement pénible.

Les flancs du môle sont presque à pic, il faut se soutenir par des prodiges d'équilibre, mais Bec-Salé, qui ne doit pas claironner, quoique ayant son instrument à la bretelle, siffle entre ses dents:

Y aura d'la goutte à boire

Là haut!

Y aura d'la goutte à boire...

Et, tous l'entendent, reconfortés.

Ils grimpent, avec leur agilité de singes, encore quelques élans, et ils atteindront les murailles du fort, dont ils voient les créneaux, les meurtrières qui semblent les regarder comme des yeux vides.

Cinquante hommes se suivent, semelle à semelle, des jeunes, des vieux, tout cela solide et d'attaque.

Ce qui est bizarre, c'est qu'ils semblent se lancer à l'aveugle, sans voir d'adversaires devant eux, sans ressentir l'excitation que met aux nerfs la crépitation des balles, le fracas du canon.

Ailleurs, tout autour, l'artillerie gronde.

gens que nous sommes, des bandits ne peuvent réclamer le respect...

« Et vous mériteriez tous d'être jetés en bas de vos sièges ridiculement dorés et de prendre notre place... »

« L'un surtout qui a l'audace de se réclamer du titre de magistrat, Bartolomeo Perez, qui n'est ni un soldat ni un patriote, mais un voleur et un assassin de droit commun... »

« D'accusé je me transforme en accusateur... »

« Oui, j'accuse cet homme — ce brigand qui siège parmi vous — d'avoir il y a vingt ans assassiné, à San-Luis, Pierre Delorme, un bon citoyen, un vaillant travailleur, ami du Mexique qui lui avait donné l'hospitalité... et qui était mon père!... »

— Calomnie! hurle Perez qui semble en proie à une crise démoniaque.

— J'accuse cet homme, ce ramassis de toutes les laideurs physiques et morales, d'avoir arraché des bras de ma mère un de ses enfants qu'elle emportait en fuyant... de l'avoir maltraitée, séquestrée, puis par un artifice diabolique d'avoir torturé son cerveau, mutilé son cœur et de la Française qu'elle était, d'avoir fait le monstre que vous avez tous connu, la pauvre folle, coupable et inconsciente des crimes les plus odieux et que vous appelez la Hija Alfarez...

« Bartolomeo Perez, assassin de mon père, bourreau de Louise Delorme, ma sœur... tu n'as pas le droit de me juger!

« Mais ce n'est pas tout... cette pauvre créature a essayé d'échapper à tes maléfices... et tu l'as assassinée! nie donc ce crime que tu m'as avoué toi-même... »

— Ce n'est pas vrai! tu mens! hurle Perez. Général, faites taire cet homme... il ment... il ne pourrait produire un seul témoin!...

— Tu te trompes, Bartolomeo Perez, le témoin, le voici!... »

Et fendait la foule, se frayant un passage à travers les rangs des soldats. Siori, l'Indien, se dresse à côté de Vif-Arget...

Il ne se laisse intimider ni par les cris ni par les injures... et avec son éloquence fruste et naïve, il dénonce les crimes de Bartolomeo Perez...

« Me reconnais-tu, bandit, lui crie-t-il enfin, toi qui as fait enterrer mon père vivant... comme tu as assassiné Pierre Delorme, pour lui voler sa fortune... comme tu crois avoir assassiné sa fille... »

A ce mot, tu crois, Vif-Arget a poussé un cri... A-t-il bien entendu?...

Il veut interroger Siori...

Mais celui-ci, en proie à une fureur indicible, s'est rué vers le tribunal.

Renversant les gardes qui essaient de l'arrêter, il a bondi sur l'estrade... s'est jeté sur Bartolomeo Perez et, tirant son machete des plis de son vêtement, il lui fracasse le crâne...

La cervelle jaillit et ses débris sanguinolents marquent les juges au visage...

« Vif-Arget, crie-t-il de toute sa force, j'ai vengé ton père et le mien!... »

Cette scène, si rapide que nul n'a pu pré-

voir, ni arrêter le geste de l'Indien, déchaîne un indescriptible tumulte...

Carbajal, debout sur la table, clame des ordres exaspérés...

Siori, arraché du corps de sa victime contre lequel il s'acharne, disparaît dans la masse de ses assaillants...

Et cette fois, il n'est plus question de jugement, de parade et de mise en scène...

« Fusillez-moi toute cette canaille! » a crié Carbajal.

Les Mexicains ont enveloppé Vif-Arget et ses compagnons.

Toute résistance est impossible... ils sont trop. C'est comme un flot furieux qui les submerge et qui les entraîne...

Avec les pires violences, les survivants des Azoguyos sont poussés vers un des murs de l'enceinte...

La foule s'écarte pour laisser la place libre aux victimes et à leurs bourreaux... ce n'est plus l'exécution d'un verdict, c'est l'assassinat immédiat, brutal, féroce...

Les dix sept prisonniers sont là, devant le mur.

On veut leur bander les yeux, ils refusent...

« Je veux voir vos sales têtes jusqu'à la fin! » proclame Mistoufle.

Vif-Arget, est au milieu, s'efforçant de conserver son calme jusqu'à la dernière seconde... il voudrait se détacher de tous les intérêts terrestres... il a envoyé un suprême adieu à sa mère...

Mais sa sœur! Que voulait dire Siori? Est-ce que vraiment elle ne serait pas morte?

Les dernières dispositions sont prises... Cent hommes font le demi-cercle autour des condamnés...

Carbajal tient à commander le feu... et maintenant qu'il tient ses ennemis à sa merci, on dirait qu'il prend un infâme plaisir à prolonger leur agonie...

Il passe, l'épée à la main, devant les condamnés et s'arrête devant Vif-Arget, le regarde insolemment, puis, sous l'éclair de ces deux yeux étincelants qui lui crient la surprise, il s'écarte de la ligne de tir et lentement profère les commandements :

« En joue!... »

Il lui plaît que ces hommes voient les canons de fusils dirigés sur leurs poitrines... qu'ils éprouvent l'affre suprême de la mort attendue...

Et il tourmente amoureusement en quelque sorte le fourreau de son épée dont le relèvement sera le signal du crime...

Il eut le geste de l'épaulement... la lame allait briller dans l'air, simple geste dont le résultat était le foudroiement...

Vif-Arget, qui comprenait cette volonté sadique de l'atemoiement, souriait, les yeux perdus vers la patrie regrettée...

« Halte! Arme au pied! » cria une voix tonitruante.

Et le colonel Cristoforo, l'épée à la main, s'élança et se tint droit debout devant les condamnés, répétant :

« Bas les armes!... »

Il y eut un flottement. Ce fut miracle qu'un coup de feu ne partît pas, que de

tous ces doigts posés sur la gâchette, pas un n'appuyât...

On obéit.

« Que venez-vous faire ici? » hurla Carbajal. Ces hommes m'appartiennent, et j'ai le droit...

Mais déjà Cristoforo avait fait un signe d'autorité...

Et voici que les rangs des soldats, s'écartaient et qu'un groupe de femmes s'avancait, des sœurs de charité, enveloppées dans leurs longues robes, et à leur tête mère Orsola, dont le visage aux lignes sculpturales semblait d'une statue évadée de quelque tombe de cathédrale.

La mère marcha droit à Carbajal et, de sa longue main de cire, lui tendit un papier: « Ordre du président Juarez... »

Juarez! que venait faire ici ce nom? Carbajal avait-il des ordres à recevoir de cet éternel fugitif?...

« Lisez! insista la mère. Le président de la République mexicaine vous attend à Monterey... et il veut que ses ordres soient exécutés... »

Et ce nom de Juarez, ce représentant de la résistance patriotique, de l'infatigable lutte contre l'envahisseur, de l'homme qui a cette gloire de n'avoir jamais désespéré de son pays, excite à ce point la vénération que les officiers eux-mêmes crient :

« Lisez, mais lisez donc!... »

Carbajal se mord les lèvres... il regarde autour de lui. Il lit sur tous les visages l'anxiété que détermine le message du grand patriote...

Il sent qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien... sinon obéir.

Il déplie le papier qu'il prend des mains de mère Orsola qui, impassible, a croisé les deux bras sur sa poitrine...

Et il lit :

« Un contrat d'échange de prisonniers a été signé entre le maréchal Bazaine et la Présidence de la République... »

« Cinquante Mexicains dont vingt-deux généraux ont été libérés, en échange du capitaine Vif-Arget et de ses hommes... »

« Condition mutuelle : Engagement d'honneur de ne plus servir jusqu'à la fin de la guerre... »

« Libération immédiate des prisonniers, et conduite sous escorte jusqu'à San-Luis de-Potosi. »

« Signature autographe : Benito Juarez! »

Que s'était-il passé? Que signifiait ce coup de théâtre?...

Mère Orsola était de ces femmes de cœur qui n'oublent pas.

Lors de la défaite de Vif-Arget, Siori était parvenu à s'évader et, dans son ramonement de primitif, il s'était dit qu'une seule personne au monde pouvait encore sauver Jean Delorme et ses fidèles :

Mère Orsola. Et il l'avait cherchée, et il l'avait retrouvée.

Et il lui avait tout raconté, les drames d'autrefois et d'aujourd'hui...

Ainsi Vif-Arget avait été la victime de machinations infâmes: il avait été frappé dans ses plus saintes affections!... et c'était

cet homme qui s'était révélé à elle le héros par excellence du désintéressement, du dévouement, de l'abandon de soi-même!... C'était lui qui avait sauvé sa vie et celle des siens pour le salut de blessés inconnus qui n'avaient d'autre droit à ses sympathies que d'être des hommes!...

Et puis ce n'était pas tout encore... au récit de Siori, une lueur avait éclaté dans son cerveau... il y aurait à réaliser une œuvre de superbe réparation que le hasard — la Providence — avait remise entre ses mains...

Elle n'avait pas hésité, il fallait sauver Vif-Argent à tout prix...

Et à travers mille dangers, subissant les plus dures fatigues, mère Orsola était allée à San-Luis-de-Potosi, où le maréchal Bazaine prenait les premières mesures pour le rapatriement des troupes françaises.

Elle avait forcé toutes les portes, était parvenue jusqu'à lui et lui avait tout dit...

D'abord le maréchal n'avait prêté à son récit qu'une oreille distraite, mais peu à peu la voix vibrante de la sainte femme avait éveillé son attention, sa curiosité, et lorsqu'elle lui avait crié :

« C'est votre devoir de Français de sauver ces bons Français! »

Il avait compris. Et, en son âme de soldat, il avait admiré la grandeur d'âme de ces vrais soldats!...

En quelques heures, la proposition d'échange était rédigée :

« Croyez-vous, ma mère, dit Bazaine en souriant, que vingt-deux généraux suffisent... s'il en fallait davantage, j'en ai encore!... »

Avec Siori, Mère Orsola était montée à cheval et, à fond de train, avait parcouru la longue distance qui sépare San-Luis-de-Potosi de Monterey... elle était passée comme un boulet à travers les avant-gardes des Mexicains... avait rejoint Juarez à Monterey...

Là, elle avait supplié le dictateur, elle avait usé de toute son éloquence de sainte et de femme...

Et Juarez avait accepté, lui disant :

« Que les Français quittent le Mexique! Je ne leur en veux pas!... »

Voici. L'ordre du chef était aux mains de Carbajal...

Mistoufle, qui avait entendu, disait à ses camarades :

« Pour dix-sept que nous sommes, vingt-deux généraux mexicains et un appoint

de vingt-huit quelconques... Sapristi! nous sommes bien cotés!... mais où diable a-t-on trouvé tant de généraux que ça...

« Ils le sont tous! » répliqua Bec-Salé en riant.

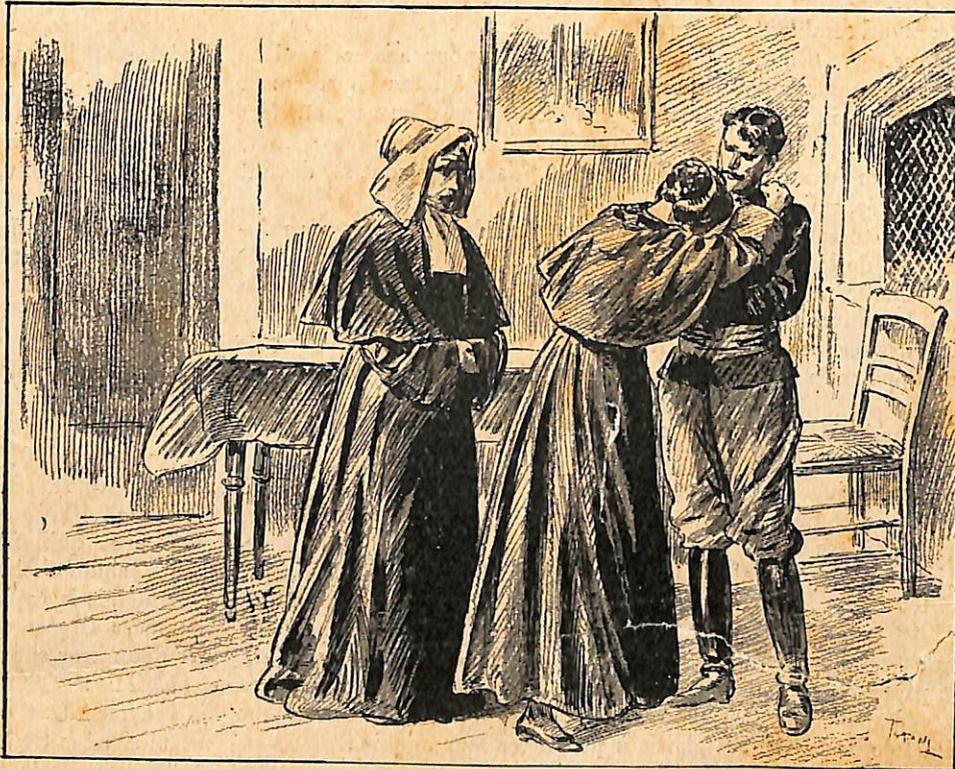
C'est le salut, c'est la liberté.

Vif-Argent s'est jeté dans les bras du colonel Cristoforo :

« Ah! je prête avec joie le serment qui me permet de ne jamais plus être l'ennemi d'un homme tel que vous... »

— Ne vous étonnez pas, dit le colonel. Vous et moi, sous des latitudes différentes, nous sommes de la même famille... celle des braves gens! »

A San-Luis-de-Potosi, une autre joie



CAPITAINE VIF-ARGENT

Elle regarde son frère dans les yeux, et tout à coup se laisse tomber dans ses bras en sanglotant. (P. 34, col. 3.)

attend Vif-Argent. Mère Orsola l'interroge, lui demande le récit de sa vie...

Elle ne se trompe pas...

Un jour, passant dans la plaine, elle a ramassé un corps inerte... celui d'une jeune femme qui a été frappée d'un coup de poignard, par derrière, entre les deux épaules...

Elle respire encore... elle la relève et, avec l'aide de ses saintes compagnes, elle l'emporte...

La science fait un miracle. La jeune femme survivra. Mais il semble que son intelligence ne s'éveille pas aussi rapidement que sa vitalité.

Qui est-elle? D'où vient-elle? Nul ne la connaît...

Mère Orsola la soigne comme sa fille... elle s'attache à elle... elle tente de réveiller cet esprit endormi...

C'est alors que Siori, l'Indien, vient réclamer son aide... la jeune fille est auprès d'elle... Siori la voit, pousse un cri...

Louise Delorme! Comme il a naguère reconnu Jean, qu'il a vu tout petit dans la demeure de son père, maintenant il reconnaît celle qui a été enlevée par Bartolomeo Perez...

C'est la Hija Alferez, que son bourreau a voulu tuer parce qu'elle résistait à ses suggestions criminelles...

C'est la sœur de Vif-Argent...

Et voici que, dans le couvent de la Divine Incarnation, mère Orsola le conduit auprès de la jeune fille...

Oui, c'est bien la Hija Alferez et il comprend pourquoi son cœur l'entraînait vers elle... pourquoi, la tenant en son pouvoir, il n'avait jamais pu la frapper...

Elle est calme, douce, inconsciente. Vif-Argent lui tend la main et elle met la sienne...

Alors il tire de sa poche cette petite pierre qui jamais plus ne l'a quitté. Elle la prend, la baise, puis regarde son frère, dans les yeux, et tout à coup se laisse tomber dans ses bras en sanglotant...

« Quand vous serez en France, dit Mère Orsola, la raison lui reviendra... »

La guerre du Mexique est terminée : l'empereur Napoléon a compris qu'il était criminel de sacrifier plus longtemps le sang des Français... et les troupes ont été rappelées...

L'empereur Maximilien, pauvre fou perdu par les intriguants, est mort bravement, fusillé le 19 juin

1867. L'impératrice est folle! Destinée tragique, page douloureuse que nous voudrions effacer de notre histoire.

Vif-Argent est auprès de sa mère, il est redevenu Jean Delorme et a repris ses travaux d'ingénieur...

Aux douceurs du foyer, Louise a recouvré la raison, mais le souvenir du passé l'obsède encore quelquefois... un bon mariage aura raison de cette hantise...

Siori est mort.

Lenllé est retourné dans son village, Tayeb en Afrique avec Zephy. Bec-Salé a pris sa retraite et Mistoufle travaille avec M. Jean Delorme...

Et tous gardent un fier souvenir de leur chef, qu'un jour peut-être ils retrouveront prêt à défendre la patrie et qu'ils appellent entre eux... et quand même, le capitaine Vif-Argent.

LOUIS BOUSSENARD.

FIN

Socaux. — Imprimerie Cha. aie.